

aurore, tant ils sont profondément éteints dans leur orbite, ou voilés d'un sombre tissu !

« Cependant, je ne cesse d'errer aux lieux fréquentés des muses... Je n'oublie pas non plus ces deux mortels semblables à moi en malheur. (Puissé-je les égaler en gloire!) L'aveugle Thayris et l'aveugle Méonides, et Tyrésias et Phrynée, devins antiques. Nourri des pensées qui mettent en mouvement les nombres harmonieux, je suis semblable à l'oiseau qui veille et chante dans l'obscurité : caché sous le plus épais couvert, il soupire ses nocturnes plaintes.

« Ainsi avec l'année reviennent les saisons ; mais le jour ne revient pas pour moi, ni ne reviennent la douce approche du matin ou du soir, la vue de la fleur du printemps, de la rose de l'été, des troupeaux et de la face divine de l'homme. Des nuages et des ténèbres qui durent toujours m'environnent. Les chemins agréables des hommes me sont coupés ; le livre du beau savoir ne me présente qu'un blanc universel, où les ouvrages de la nature sont pour moi effacés et rayés. La sagesse à son entrée m'est entièrement fermée !

« Brille donc davantage intérieurement, ô céleste lumière ! que toutes les facultés de mon esprit soient pénétrées de tes rayons ; mets des yeux à mon âme ; écarte et disperse tous les brouillards, afin que je puisse voir et dire les choses invisibles aux yeux des mortels. »

Ailleurs, non moins pathétique, il s'écrie :

« Ah ! si j'obtenois de ma céleste patronne un style qui répondit à ma pensée ! Elle daigne me visiter la nuit sans que je l'implore. . . Il me reste à chanter un sujet plus élevé ; il suffira pour immortaliser mon nom, si je ne suis venu un siècle trop tard, si la froideur du climat ou des ans n'engourdit mes ailes humiliées. »

Quelle hauteur d'intelligence ne faut-il pas à Milton pour soutenir ce tête-à-tête avec Dieu et les prodigieux personnages qu'il a créés ! Il n'a jamais existé un génie plus sérieux et en même temps plus tendre que celui de cet homme. « Milton, dit Hume, pauvre, vieux, aveugle, dans la disgrâce, environné de périls, écrivit le poème merveilleux qui non-seulement surpasse tous les ouvrages de ses contemporains, mais encore tous ceux qu'il écrivit lui-même dans sa jeunesse et au temps de sa plus haute prospérité. » On sent en effet dans ce poème, à travers la passion des légères années, la maturité de l'âge et la gravité du malheur ; ce qui donne au *Paradis perdu* un charme extraordinaire de vieillesse et de jeunesse, d'inquiétude et de paix, de tristesse et de joie, de raison et d'amour.

## QUATRIÈME PARTIE.

### LITTÉRATURE SOUS LES DEUX DERNIERS STUARTS.

#### HOMMES ET CHOSSES DE LA RÉVOLUTION ANGLOISE ET DE LA RÉVOLUTION FRANÇOISE COMPARÉS.

En quittant Milton, si nous passions sans transition aux écrivains sous les deux derniers Stuarts, nous trébucherions de plus haut que les anges du *Paradis perdu* qui tombèrent du Ciel dans l'abîme. Mais il nous reste à jeter un regard sur la révolution d'où sortit le poète, et à la comparer à notre révolution : en nous entretenant encore du siècle de Milton, nous parviendrons à descendre ainsi d'un mouvement insensible jusqu'au niveau des règnes de Charles et de Jacques. On a de la peine à se détacher de ces temps de 1649 ; ils eurent de curieuses affinités avec les nôtres ; nous allons voir, par le parallèle des choses et des hommes, que nos jours révolutionnaires conservent sur les jours révolutionnaires de la république et du protectorat anglais, une incontestable, mais souvent malheureuse supériorité.

La révolution françoise a été vaincue dans les lettres par la révolution anglaise ; la république, l'empire, la restauration, n'ont rien à opposer au chantre du *Paradis perdu* : sous les autres rapports, excepté sous le rapport moral et religieux, notre révolution a laissé loin derrière elle la révolution de nos voisins.

Quand la révolution de 1649 s'accomplit, les communications entre les peuples n'étoient point arrivées au point où elles le sont aujourd'hui ; les idées et les événements d'une nation n'étoient pas rendus communs à toute la terre par la multiplicité des chemins, la rapidité des courriers, l'extension du commerce et de l'industrie, les publications de la presse périodique. La révolution de la Grande-Bretagne ne mit point l'Europe en feu : renfermée dans une île, elle ne porta point ses armes et ses principes aux extrémités de l'Europe ; elle ne prêcha point la liberté et les droits de l'homme le cimeterre à la main, comme Mahomet prêcha le Coran et le despotisme ; elle ne fut ni obli-

gée de repousser au dehors une invasion ni de se défendre au dedans contre un système de terreur : l'état religieux et social n'étoit pas tel qu'aujourd'hui.

Aussi les personnages de cette révolution n'atteignirent point la hauteur des personnages de la révolution française mesurée sur une bien plus grande échelle, et menée par une nation bien plus liée au destin général du monde. Est-ce Hampden ou Ludlow que l'on pourroit comparer à Mirabeau ! Supérieurs en morale, ils lui étoient fort inférieurs en génie<sup>1</sup>.

« Mélé par les désordres et les hasards de sa vie aux plus grands événements et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avoit du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfarache, du cardinal de Richelieu et du cardinal de Retz, du roué de la régence et du sauvage de la révolution; il avoit de plus du *Mirabeau*, famille florentine exilée, qui gardoit quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen âge se trouvoient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires.

« La laideur de Mirabeau appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race produisoit une sorte de puissante figure du *Jugement dernier* de Michel-Ange, compatriote des *Arrighetti*. Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage de l'orateur avoient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature sembloit avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouoit sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtoit; quand il levoit sa patte et rontroit ses ongles, la plèbe couroit furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid et immobile : il rappeloit le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion.

« Deux fois j'ai rencontré Mirabeau à un banquet, une fois chez la nièce de Voltaire, madame la marquise de Villette, une autre fois au Palais-Royal avec des députés de l'opposition que Chapelier m'a fait connoître. Chapelier est allé à l'échafaud dans le même tombereau que mon frère et M. de Malesherbes.

« En sortant de notre dîner on discutoit des ennemis de Mirabeau :

1. Jusques et y compris le parallèle de Bonaparte et de Cromwell, tout ce qui suit est extrait, mais fort en abrégé, de mes *Mémoires*. Le commencement de chaque paragraphe est guillemeté.

jeune homme timide et inconnu, je me trouvois à côté de lui et n'avois pas prononcé un mot. Il me regarda en face avec ses yeux de vice et de génie, et m'appliquant sa main épatée sur l'épaule, il me dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité ! » Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu<sup>1</sup>.

« Trop tôt pour lui, trop tard pour elle, Mirabeau se vendit à la cour, et la cour l'acheta. Il risqua l'enjeu de sa renommée devant une pension et une ambassade : Cromwell fut au moment de tronquer son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière. Malgré sa superbe, il ne s'évaluoit pas assez haut : depuis, l'abondance du numéraire et des places a élevé le prix des consciences.

« La tombe délia Mirabeau de ses promesses et le mit à l'abri des périls que vraisemblablement il n'auroit pu vaincre : sa vie eût montré sa foiblesse dans le bien; sa mort l'a laissé en puissance de sa force dans le mal. »

## CLUBS.

Il y eut des factieux et des partis en Angleterre; mais qu'est-ce que les *meetings* des saints, des puritains, des niveleurs, des agitateurs, auprès des clubs de notre révolution? J'ai dit ailleurs (*Génie du Christianisme*) que Milton avoit placé dans son enfer une image des perversités dont il avoit été le témoin : qu'eût-il peint s'il avoit vu ce que je vis à Paris dans l'été de 1792, lorsque revenant d'Amérique je traversois la France pour aller à mes destinées.

« La fuite du roi du 21 juin 1791<sup>2</sup> fit faire à la révolution un pas immense. Ramené à Paris le 25 du même mois, il avoit été détrôné une première fois, puisque l'Assemblée nationale déclara que les décrets auroient force de loi, sans qu'il fût besoin de la sanction ou de l'acceptation royale. Une haute cour de justice devant le tribunal révolutionnaire étoit établie à Orléans. Dès cette époque madame Roland demandoit la tête de la reine, en attendant que la révolution lui demandât la sienne. L'attroupement du champ de Mars avoit eu lieu contre le décret qui suspendoit le roi de ses fonctions au lieu de le mettre en jugement. L'acceptation de la constitution, le 14 septembre, ne calma rien. Le décret du 29 septembre pour le règlement des sociétés popu-

1. Mirabeau se vantoit d'avoir la main très-belle : je ne m'y oppose pas; mais j'étois fort maigre et il étoit fort gros, et sa main me couvroit toute l'épaule.

2. Mes *Mémoires*.

lares ne servit qu'à les rendre plus violentes : ce fut le dernier acte de l'Assemblée constituante ; elle se sépara le lendemain, et laissa à la France une révolution éternelle.

« L'Assemblée législative, installée le 1<sup>er</sup> octobre 1791, roula dans le tourbillon qui alloit balayer les vivants et les morts. Des troubles ensanglantèrent les départements : à Caen on se rassasia de massacres et l'on mangea le cœur de M. de Belzunce. Le roi apposa son *veto* au décret contre les émigrés, et cet acte légal augmenta l'agitation. Pétion étoit devenu maire de Paris. Les députés décrétèrent d'accusation le 1<sup>er</sup> janvier 1792 les princes émigrés ; le 2 ils fixèrent à ce 1<sup>er</sup> janvier le commencement de l'an iv<sup>e</sup> de la liberté. Vers le 13 février les bonnets rouges se montrèrent dans les rues de Paris, et la municipalité fit fabriquer des piques. Le manifeste des émigrés parut le 1<sup>er</sup> mars. L'Autriche armoit. Le traité de Pilnitz et la convention entre l'empereur et le roi de Prusse étoient connus. Paris étoit divisé en sections, plus ou moins hostiles les unes aux autres. Le 20 mars 1792 l'Assemblée législative adopta la mécanique sépulcrale sans laquelle les jugements de la terreur n'auroient pu s'exécuter : on l'essaya d'abord sur des morts, afin qu'elle apprît d'eux son œuvre. On peut parler de cet instrument comme d'un bourreau, puisque des personnes touchées de ses bons services lui faisoient présent de sommes d'argent pour son entretien<sup>1</sup>.

« Le ministre Roland (ou plutôt son étonnante femme) avoit été appelé au conseil du roi. Le 20 avril la guerre fut déclarée au roi de Hongrie et de Bohême, Marat publioit *L'Ami du peuple* malgré le décret dont lui Marat étoit frappé. Le régiment royal allemand et le régiment de Berchini désertèrent. Isnard parloit de la perfidie de la cour. Gensonné et Brissot dénonçoient le comité autrichien. Une insurrection éclata à propos de la garde du roi, qui fut licenciée. Le 28 mai l'Assemblée se forma en séances permanentes. Le 20 juin le château des Tuileries fut forcé par les masses des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau ; le prétexte étoit le refus de Louis XVI de sanctionner la proscription des prêtres : le roi courut risque de la vie. La patrie étoit déclarée en danger. On brûloit en effigie M. de Lafayette. Les fédérés de la seconde fédération arrivoient ; les Marseillois, attirés par Danton, étoient en marche : ils entrèrent dans Paris le 30 juillet, et furent logés par Pétion aux Cordeliers.

« Auprès de la tribune nationale s'étoient élevées deux tribunes concurrentes, celle des Jacobins et celle des Cordeliers, la plus formi-

1. *Moniteur*, n° 498.

dable alors, parce qu'elle donna des membres à la fameuse commune de Paris et qu'elle lui fournissoit des moyens d'action.

« Le club des Cordeliers étoit établi dans ce monastère, dont une amende en réparation d'un meurtre avoit servi à bâtir l'église sous saint Louis, en 1259<sup>1</sup> ; elle devint en 1590 le repaire des plus fameux ligueurs. En 1792 les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent des cordeliers avoient été arrachés : la basilique écorchée ne présentait aux yeux que ses ossements et ses arêtes. Au chevet de l'église, où le vent et la pluie entroient par les rosaces sans vitraux, des établis de menuisier servoient de bureau au président, quand la séance se tenoit dans l'église. Sur ces établis étoient déposés des bonnets rouges dont chaque orateur se coiffait avant de monter à la tribune. La tribune consistoit en quatre poutrelles arc-boutées et traversées d'une planche, dans leur x, comme un échafaud. Derrière le président, avec une statue de la Liberté, on voyoit de prétendus instruments de supplice de l'ancienne justice ; instruments remplacés par un seul, la machine à sang, comme les mécaniques compliquées sont remplacées par le bélier hydraulique. Le club des Jacobins *épurgés* emprunta quelques-unes de ces dispositions, des Cordeliers.

« Les orateurs, unis pour détruire, ne s'entendoient ni sur les chefs à choisir ni sur les moyens à employer : ils se traitoient de gueux, de gitons, de filous, de voleurs, de massacreurs, à la cacophonie des sifflets et des hurlements de leurs différents groupes de diables. Les métaphores étoient prises du matériel des meurtres ; empruntées des objets les plus sales, de tous les genres de voirie et de fumier, ou tirées des lieux consacrés aux prostitutions des hommes et des femmes. Les gestes rendoient les images sensibles, tout étoit appelé par son nom avec le cynisme des chiens, dans une pompe obscène et impie de jurements et de blasphèmes : détruire et produire, mort et génération, on ne démêloit que cela à travers l'argot sauvage dont les oreilles étoient assourdies. Les harangueurs à la voix grêle ou tonnante avoient d'autres interrupteurs que leurs opposants : les petites chouettes noires du cloître sans moines et du clocher sans cloches s'éjouissoient aux fenêtres brisées, en espoir du butin ; elles interrompoient les discours. On les rappeloit d'abord à l'ordre par le tintamarre de l'impuissante sonnette ; mais ne cessant point leur criaillement, on leur tiroit des coups de fusil pour leur faire faire silence : elles tombaient palpitantes, blessées et fatidiques, au milieu du Pan-

1. Elle fut brûlée en 1580.

dæmonium. Des charpentes abattues, des bancs boiteux, des stalles démantibulées, des tronçons de saints roulés et poussés contre les murs, servoient de gradins aux spectateurs crottés, poudreux, soûls, suants, en carmagnole percée, la pique sur l'épaule, ou les bras nus croisés.

DANTON.

« Les scènes des Cordeliers étoient dominées et souvent présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés. On parviendroit à peine à former cet homme dans la révolution angloise, en pétrissant ensemble Bradshaw, président de la commission qui jugea Charles 1<sup>er</sup>, Ireton, le fameux gendre de Cromwell, Axtel, grand exterminateur en Irlande, Scott, qui vouloit qu'on gravât sur sa tombe : *Ci-gît Thomas Scott, qui condamna le feu-roi à mort*, Harisson, qui dit à ses juges : « *Plusieurs d'entre vous, mes juges, furent actifs avec moi dans les choses qui se sont passées en Angleterre; ce qui a été fait l'a été par l'ordre du parlement, alors la suprême loi.* »

« Dans la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton organisa l'attaque du 10 août et les massacres de septembre; auteur de la circulaire de la commune, il invita les hommes libres à répéter dans les départements l'énormité perpétrée aux Carmes et à l'Abbaye. Mais Sixte-Quint n'égalait-il pas pour le salut des hommes le dévouement de Jacques-Clément au mystère de l'Incarnation, de même que l'on compara Marat au Sauveur du monde? Charles IX n'écrivit-il pas aux gouverneurs des provinces d'imiter les massacres de la Saint-Barthélemy, comme Danton manda aux patriotes de copier les massacres de septembre? Les Jacobins étoient des plagiaires; ils le furent encore en immolant Louis XVI à l'instar de Charles 1<sup>er</sup>. Des crimes s'étant trouvés mêlés au mouvement social de la fin du dernier siècle, quelques esprits se sont figuré mal à propos que ces crimes avoient produit les grandeurs de la révolution, dont ils n'étoient que d'affreuses inutilités : d'une belle nature souffrante on n'a admiré que la convulsion.

« A l'époque où les enfants avoient pour jouets de petites guillotines à oiseaux, où un homme en bonnet rouge conduisoit les morts au cimetière<sup>1</sup>; à l'époque où l'on crioit vive l'enfer! vive la mort! où l'on célébroit les joyeuses orgies du sang, de l'acier et de la rage, où

1. Arrêté du conseil général de la commune, 27 brum. 93.

l'on trinquoit au néant, il falloit, en fin de compte, arriver au dernier banquet, à la dernière facétie de la douleur.

« Danton fut pris au traquenard qu'il avoit tendu : amené devant le tribunal, son ouvrage, il ne lui servit de rien de lancer des boulettes de pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter la cour révolutionnaire, de mettre en péril et en frayeur la Convention, de raisonner logiquement sur des forfaits par qui la puissance même de ses ennemis avoit été créée.

« Il ne lui resta qu'à se montrer aussi impitoyable à sa propre mort qu'il l'avoit été à celle des autres, qu'à dresser son front plus haut que le coutelas suspendu. Du théâtre de la terreur, où ses pieds se colloient dans le sang épaissi de la veille, après avoir promené un regard de mépris sur la foule, il dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple; elle en vaut la peine. » Le chef de Danton demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'étoit encore de l'égalité. »

#### PEUPLE DES DEUX NATIONS

A L'ÉPOQUE RÉVOLUTIONNAIRE.

#### PAYSANS ROYALISTES ANGLOIS.

Le peuple anglois, rangé derrière les Hampden et les Ireton, n'avoit rien de la force du peuple qui marchoit avec les Mirabeau et les Danton, de ce peuple qui fit magnifiquement son devoir à la frontière, qui rejeta les nations étrangères dans leur propre foyer; elles l'éteignirent de leur sang, au moment où elles se flattoient de s'asseoir à notre feu et d'y boire le vin de nos treilles. Pris collectivement, le peuple est un poète : auteur et acteur ardent de la pièce qu'il joue ou qu'on lui fait jouer, ses excès même ne sont pas tant l'instinct d'une cruauté native que le délire d'une foule enivrée de spectacles, surtout quand ils sont tragiques; chose si vraie que dans les horreurs populaires il y a toujours quelque chose de superflu donné au tableau et à l'émotion.

Il y eut des guerres civiles en Angleterre : ressemblèrent-elles à celles de nos provinces de l'ouest? Là même où notre peuple se déchi-